

MARTINE POUCHAIN

SOUS-SOL



ROMAN SARBACANE

MARTINE POUCHAIN

SOUS-SOL

**ÉDITIONS
SARBACANE
DEPUIS 2003**

De la même autrice chez le même éditeur :

- *Gloria* (Exprim, 2017)
- *Dylan Dubois* (Exprim, 2015)
- *Zelda la Rouge* (Exprim, 2013)
- *Traverser la nuit* (Exprim, 2012)
- *Délinquante* (Mini romans, 2011)
- *La ballade de Sean Hopper* (Exprim, 2010) – Prix Sésame 2012, Prix Dévoreurs de livres 2012
- *Ce que j'aime c'est* (Mini romans, 2010)
- *Johnny* (Mini romans, 2010)
- *Chevalier B* (Mini romans, 2007) – Sélection prix des Lycéens allemands 2009

De la même autrice chez d'autres éditeurs :

- *Fil de Fer* (Flammarion, 2018)
- *Sako* (Oskar Éditeur, 2011) – Prix Chronos CNAV 2012, Prix Chronos Suisse 2013
- *Trois gouttes de sang* (Flammarion Jeunesse, 2011)
- *L'amour sorcier* (Flammarion Jeunesse, 2009)
- *Fugue majeure* (Nathan 2006, Oskar Éditeur, 2011)
- *La couleur du crime* (Flammarion Jeunesse, 2006) – Prix Fulbert de Chartres 2008
- *Bagdad 2004* (Nathan, 2005, Oskar Éditeur, 2011) – Prix PILP 2007
- *La fête des fous* (Gallimard Jeunesse, 2001) – Prix 12-17 de Brive 2002
- *Meurtres à la cathédrale* (Gallimard Jeunesse, 2000)

Extraits (texte et audio) sur : martinepouchain.fr

Bande son

- ENNIO MORRICONE, *Chi Mai*
- MAËVA MÉLINE, *Où est la vraie vie ?* (musique de A. Menken, paroles de G. E. Slater et H. Belhadji)
- LÉO DELIBES, *Acte III, solo* (in *Sylvia*)
- MICHEL JONASZ, *Les Fourmis rouges*
- DAFT PUNK, *Get Lucky*
- EDDY DE PRETTO, *Musique basse*
- PURCELL, *L'air du froid* (in *King Arthur*)

« Frères, l'amour est une école, mais il faut savoir l'acquérir, car c'est une école qui s'acquiert à grand effort, qui s'achète cher, par un long travail et par une longueur du temps, car ce n'est pas pour un instant, par hasard, qu'il faut aimer, mais sur toute la durée du temps. Aimer par hasard, tout le monde en est capable, même le méchant peut aimer. »

Féodor Dostoïevski, *Les frères Karamazov*.

*« Elle tourne la Terre,
elle tourne avec ses arbres... ses jardins... ses maisons...
elle tourne avec ses grandes flaques de sang
et toutes les choses vivantes tournent avec elle et saignent...
elle, elle s'en fout, la Terre. »*

Jacques Prévert – Extrait de *Chanson dans le sang*.

Dans le monde d'Avant, la glace avait continué à fondre, les forêts à brûler, les tempêtes à sévir et le niveau des eaux à monter ; la plupart des bêtes sauvages avaient fini par disparaître. Seuls d'anciens animaux domestiques, que leurs maîtres ne pouvaient plus nourrir et qui s'étaient accouplés avec des loups, des lynx, ou des sangliers, étaient parvenus à survivre ; ça faisait une drôle de faune qui, la nuit, envahissait les villes pour se nourrir du contenu des poubelles ou d'humains qui s'étaient attardés.

Les populations du Sud, décimées par la guerre, la famine et l'absence d'eau potable, migraient massivement vers des terres plus clémentes ; mais les Nordistes ne voulaient pas leur accorder l'asile, par peur de s'appauvrir à leur tour. Ils parquaient dans des camps ceux qui n'avaient pas péri pendant leur voyage et choisissaient parmi eux les plus résistants pour les exploiter en les transformant en esclaves, ainsi qu'ils l'avaient déjà fait par le passé.

Comme plus personne ne voulait se présenter aux élections depuis longtemps, ni les maires, ni les députés, ni les présidents – parce qu'à peine élus ils étaient insultés, menacés, et ils craignaient pour leur famille et pour eux-mêmes, certains d'entre eux s'étant fait assassiner –, la plupart des pays étaient dirigés par des dictateurs dotés de milices grassement payées.

Plusieurs migrants réussirent néanmoins à s'échapper et à s'organiser en groupes armés ; des habitants du Nord opposés à la dictature s'allièrent à eux pour piller, incendier, détruire.

Le chaos et la guerre civile régnaient quand le dirigeant du plus puissant pays du Nord déclara la guerre à la Chine. La Chine était, avec la Russie, le seul pays à ne faire partie ni du Sud ni du Nord, et à avoir conservé son indépendance.

Sans sommation, six bombes atomiques anéantirent les plus grandes villes chinoises, faisant un million et demi de morts. La Chine répliqua en larguant par avions des virus inconnus et mortels sur les plus grandes agglomérations nordiques ; presque tous les habitants des pays du Nord moururent. La plupart des bêtes aussi.

Depuis ces jours funestes, la nuit règne sur la planète.

Seuls les Élus ont survécu. Ils sont appelés à repeupler le monde le moment venu.

Le dimanche après-midi, Maman, Amy et moi, on buvait du sirop de fraise dans le canapé du salon pendant que Papa nous racontait le monde d'Avant. C'était toujours la même histoire, mais il ajoutait chaque fois des détails qu'on ignorait ou qu'on avait oubliés.

Quelques photos découpées dans les journaux illustraient son récit : villes détruites par les bombes, visages défigurés par des virus qui leur rongeaient les chairs, cadavres d'hommes et de bêtes jonchant les rues.

Il les avait punaisées sur le mur du séjour. Chaque fois qu'il arrivait à l'une d'entre nous de se désoler de notre vie confinée, Papa l'amenait devant afin qu'elle médite sur la chance qui était la nôtre.

Le monde d'Avant, nos parents l'avaient connu. Amy et moi aussi l'avions connu, sauf qu'on était si petites qu'on ne s'en souvenait presque plus. Amy avait six ans et moi quatre. À cette époque-là, Papa nous racontait déjà l'histoire, mais pas de la même manière : il nous parlait de petits animaux mignons, et d'autres qui étaient méchants, les méchants gagnaient, et les petits animaux mignons réussissaient à se réfugier dans leur terrier où ils préparaient leur revanche.

À mesure qu'on grandissait, les petits animaux se sont transformés en humains, et on a compris que ce n'était pas une histoire pour rire. Notre famille faisait partie des

Élus et elle était investie d'une mission. Pour l'instant, on était en formation, mais *le moment venu*, on retournerait dans le monde d'En Haut pour s'en acquitter.

Quand Papa s'arrêtait de parler, on avait toujours envie de lui poser des questions. C'était un rituel qui nous rassurait. Comme souvent le dimanche, Maman avait préparé l'omelette aux champignons pendant qu'il racontait, et Papa disait qu'on allait d'abord manger *ce succulent repas*. Il disait que quand on mange en silence en mastiquant bien, on fait plaisir à Dieu et on est plus vite rassasié.

Alors on s'extirpait du canapé pour passer dans le coin cuisine qui était à deux pas – deux *vrais* pas – et on prenait place autour de la table.

Amy ou moi, chacune à notre tour, disposait les assiettes aux paysages bleus sur fond blanc, les couverts, des gobelets pour nous, les enfants, et des verres à pied – qui n'accueillaient de toute façon que de l'eau – pour nos parents.

Papa récitait le bénédicité et nous mangions l'omelette aux champignons, en silence.

Puis notre père répondait enfin à nos questions pendant que Maman débarrassait la table et faisait la vaisselle.

– Tu nous as toujours dit que le monde d'Avant était magnifique, et aujourd'hui tu n'as parlé que de guerre, d'incendies et de bombes, je lui faisais remarquer.

– Oui, ma Leslie. Mais ce soir, je vous ai raconté ce qui s'est passé à la toute fin d'Avant parce que vous commencez à être grandes. C'est pour que vous compreniez bien pourquoi on a dû descendre.

– Mais notre eau à nous, Papa, elle est pas polluée par les virus, hein ?

Ça m'inquiétait. J'avais peur qu'on devienne des mutants ou bien qu'on attrape des maladies incurables.

– Non. Elle vient du puits et la nappe est profonde.

On avait la chance d'avoir une nappe phréatique sous notre maison et notre père avait creusé un puits après avoir fait analyser l'eau. Il avait aussi installé une pompe dans le cellier pour qu'on puisse y avoir accès depuis le sous-sol.

– Ce sera quoi notre mission du *moment venu* ? demandait Amy.

– Eh bien par exemple, éduquer les hommes afin d'éviter que pareilles choses ne se reproduisent.

Je ne pouvais pas m'empêcher de frissonner d'horreur à la pensée qu'on était sans doute les seuls survivants à des milliers de kilomètres à la ronde. Peut-être même dans tout le pays du Nord.

– Mais quand on sortira, on sera peut-être obligés de faire des milliers de kilomètres à pied pour rencontrer d'autres personnes. Comment on saura dans quelle direction aller ?

Je posais la question sans conviction parce que je m'attendais à ce que Papa réponde, comme souvent, *Dieu y pourvoira*. Parfois même, il se contentait de sourire avant de répondre mystérieusement, *On saura où aller le moment venu*.

– Et le ciel d'Avant, il était de quelle couleur ? je demandais encore.

– Tu ne t'en souviens pas ? Il était bleu, comme ma chemise. Un peu plus foncé quand il faisait beau, avec parfois des petits nuages. Le matin, il était rose quand le soleil s'élevait depuis la ligne d'horizon, et le soir, il devenait rouge orangé comme si la cime des arbres s'enflammait...

– Quels arbres ?

– Tu ne te rappelles pas les pins Douglas au bout du jardin ?

– Un peu...

Très peu. En vérité, je n'en avais qu'un vague souvenir. Une fois, j'avais regardé dans le livre d'Amy sur les

végétaux mais ça n'avait rien éveillé en moi. Une grande partie de mes réminiscences étaient en noir et blanc. En me concentrant très fort, je parvenais à me remémorer quelques images en couleur – celle d'un arbre derrière la fenêtre de notre chambre, les silhouettes que dessinaient ses branches et qui prenaient vie peu à peu : un vieux grincheux à barbiche, une sorcière, un ours... Mais je ne me souvenais pas du ciel derrière l'arbre.

– Moi, je m'en souviens ! triomphait Amy, très bien même ! Et de l'arbre aussi, c'était un noyer.

Le noyer était toujours là, à côté de la serre en polycarbonate. Une fois débarrassées de leurs bogues qui les protégeaient, ses noix étaient comestibles. Papa en ramassait chaque automne lorsqu'il s'aventurait à l'extérieur. Elles étaient si délicieuses qu'on les rationnait pour pouvoir en manger plus longtemps, et on se servait des coques pour faire chauffer de l'eau sur le poêle pendant l'hiver.

En Bas, il faisait toujours sombre, parce qu'il n'y avait pas de fenêtres. Les lampes à essence minérale étaient donc allumées en permanence, sauf quand on dormait. On en avait deux par chambre, six étaient suspendues aux murs du séjour et du coin cuisine, et une pour se déplacer dans le cellier ou la salle de bains. Maman était chargée de les remplir et de changer les mèches quand c'était nécessaire. Papa stockait l'essence En Haut – dans la serre, je crois – et il la puisait dans un jerricane pour notre consommation.

Prévoyant, il avait fait des stocks de mèches, d'essence et de piles aussi, sinon on n'aurait pas pu savoir combien de jours s'étaient écoulés, ou de mois, ou d'années, depuis qu'on était descendus. On n'aurait pas pu savoir non plus si c'est le matin, ou l'après-midi, ou le soir. On n'aurait même pas pu savoir l'âge qu'on avait.

On le savait parce qu'une horloge digitale affichait l'heure, le jour, l'année et les phases de la lune. C'était le seul vestige de la technologie du monde d'Avant qu'on avait emporté.

On n'entendait pas les bruits. L'air d'En Haut nous parvenait épuré par des conduits d'aération bourrés de filtres purificateurs qui étouffaient les sons, sauf les plus puissants. Comme par exemple, le ronronnement d'un moteur parfois. Loin au-dessus de nos têtes, très loin.

Papa nous avait expliqué que c'étaient des avions chinois ou russes qui nous survolaient pour s'assurer qu'il n'y avait pas de survivants.

Il avait ajouté avec une mine de vainqueur :

– Mais ils ne peuvent pas savoir qu'on a survécu, parce qu'ils ne peuvent pas nous voir !

Comment l'auraient-ils pu ? Terrés dans le sous-sol de notre maison, nous n'avions plus donné aucun signe de vie depuis longtemps. Nous étions des résistants, des Élus, beaucoup plus intelligents que ces idiots de Chinois et de Russes.

Chacune de nos journées, qu'elle soit ou non un dimanche, se terminait de la même façon :

– Bon, maintenant, il est temps d'aller au lit, les filles, disait Papa.

– N'oubliez pas la prière, ajoutait Maman.

Quatre pas, et on était dans notre chambre.

On murmurait nos prières assises dans le lit, ou agenouillées, ou debout, comme on voulait. Moi, je préférais rester debout devant une petite croix accrochée au mur près de la porte.

Notre Père qui es aux cieux, que ta volonté soit faite, que ton règne... mais délivre-nous du mal, ainsi soit-il.

Amy disait la sienne assise dans notre lit. Elle avait toujours terminé avant moi et se dépêchait de se blottir

dans les draps. Je la soupçonnais d'oublier des mots, voire des phrases entières. Exprès.

– Je suis rapide, voilà tout. Y a aucune loi qui dit à quelle vitesse réciter le *Notre Père*, même dans la Bible.

Elle avait sans doute raison.

À la fin du *Notre Père*, on pouvait ajouter des souhaits plus personnels comme par exemple *S'il te plaît, protège Papa, Maman, Amy, et fais qu'on soit toujours en bonne santé*. C'était la seule partie de la prière qui n'était pas immuable.

Comme je ne voulais pas qu'Amy entende mon *souhait plus personnel*, je l'ajoutais dans ma tête.

Fais qu'on puisse sortir bientôt et fais qu'on s'aime toujours très fort mes parents ma sœur et moi.

Mais je n'ai pas été exaucée.



En 2019, une famille a été découverte aux Pays-Bas dans le sous-sol d'une habitation isolée. Ils y vivaient depuis neuf ans en attendant la fin des temps.

En 2012 à St-Nazaire, un père a vécu avec sa femme et leurs trois filles recluses dans un appartement pendant trois ans.

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Conception de couverture et maquette : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2022

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37731-951-0